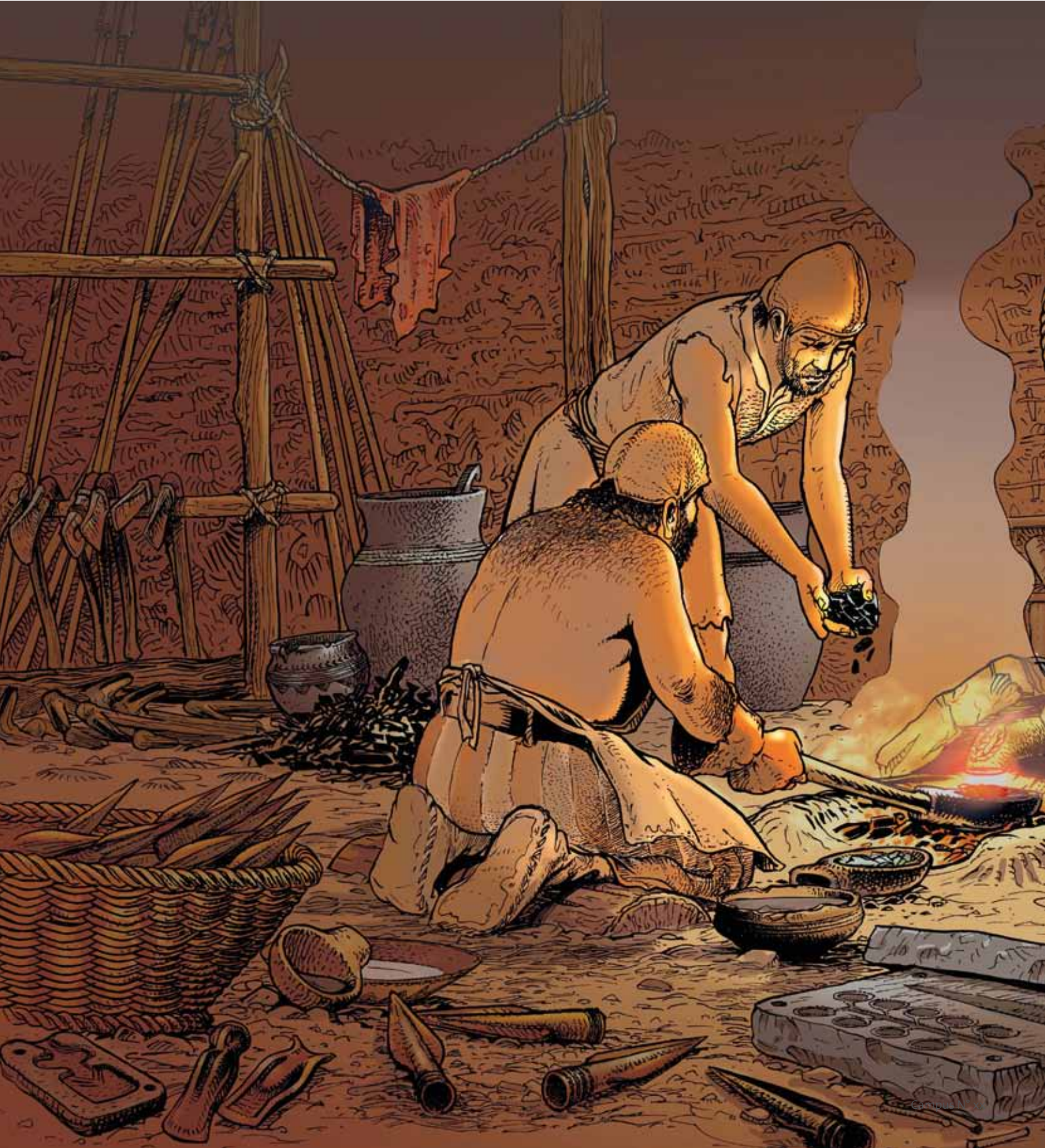


LES SUISSES D'AVANT



LA SUISSE

Atelier de bronziers, X^e-IX^e siècle av. J.-C.



Le territoire de la Suisse romande recèle des traces d'occupation humaine qui remontent à l'homme de Néandertal en passant par les chasseurs-collecteurs et les premiers agriculteurs

Un livre récent sur les Helvètes permet de revenir sur l'histoire de ce peuple celte qui a vécu sur le plateau suisse et qui s'est frotté à Jules César en 58 av. J.-C.

Le sauvetage du village lacustre du Plonjon, au large des Eaux-Vives, se termine cet hiver. Les travaux ouvrent une porte sur la vie des Genevois de l'an -1000

Dossier réalisé par
Vincent Monnet et Anton Vos.
Sauf mention contraire, tous les dessins
sont signés par André Houot.

NÉANDERTAL, L'HOMME QUI N'

Les plus anciennes traces humaines trouvées en Suisse appartiennent aux Néandertaliens (dont un maxillaire supérieur a été déterré dans la caverne de Cotencher). Ce qui ne signifie pas qu'ils étaient les premiers hominidés à poser le pied sur le territoire helvétique

Des ancêtres très lointains des hommes modernes ont certainement arpenté le territoire actuel de la Suisse au cours des dernières dizaines voire des centaines de milliers d'années. Malheureusement, les périodes de glaciation successives ont tout effacé. Par leurs allers et retours dévastateurs, les glaciers ont en effet agi comme autant de coups de rabot irrémédiables sur les archives anthropologiques du plateau et des vallées suisses. Lors du dernier coup de froid, qui a cumulé vers 22 000 av. J.-C., leur force d'érosion a éliminé toute trace d'occupation antérieure. D'avant -15 000, date à laquelle le réchauffement climatique permet enfin une recolonisation du territoire, il ne reste que quelques rares sites préservés: des grottes dans le Jura et les Alpes, situés dans des lieux assez élevés pour avoir percé la surface de la mer de glace qui descendait alors jusqu'à Lyon et qui ont transmis quelques bribes de cette très ancienne histoire.

Pour l'*Homo erectus*, cela n'a cependant pas suffi. De cette lignée humaine venue d'Afrique qui maîtrisait le feu et qui, la première, a peuplé l'Europe il y a un million d'années, il ne reste aucune trace en Suisse. Les périodes aux conditions plus favorables n'ont cependant pas manqué lors de son séjour de plusieurs centaines de milliers d'années sur le Vieux Continent. Il est donc très probable que ces ancêtres (ou plutôt cousins) ont séjourné à plusieurs reprises entre les Alpes et le Léman.

RÉCHAUFFEMENT CLIMATIQUE

Apparu plus récemment, l'homme de Néandertal, lui, n'est pas passé totalement inaperçu. Profitant d'une nette amélioration climatique survenant entre -50 000 et -30 000, il s'aventure sur le plateau et dans les vallées alpines momentanément libérées des glaces. Dans quelques sites, surtout des grottes ou des abris sous roche, les archéologues ont retrouvé dans les remplissages des témoignages des activités de ces individus: ossements de gibier, outils et armes de chasse en pierre,

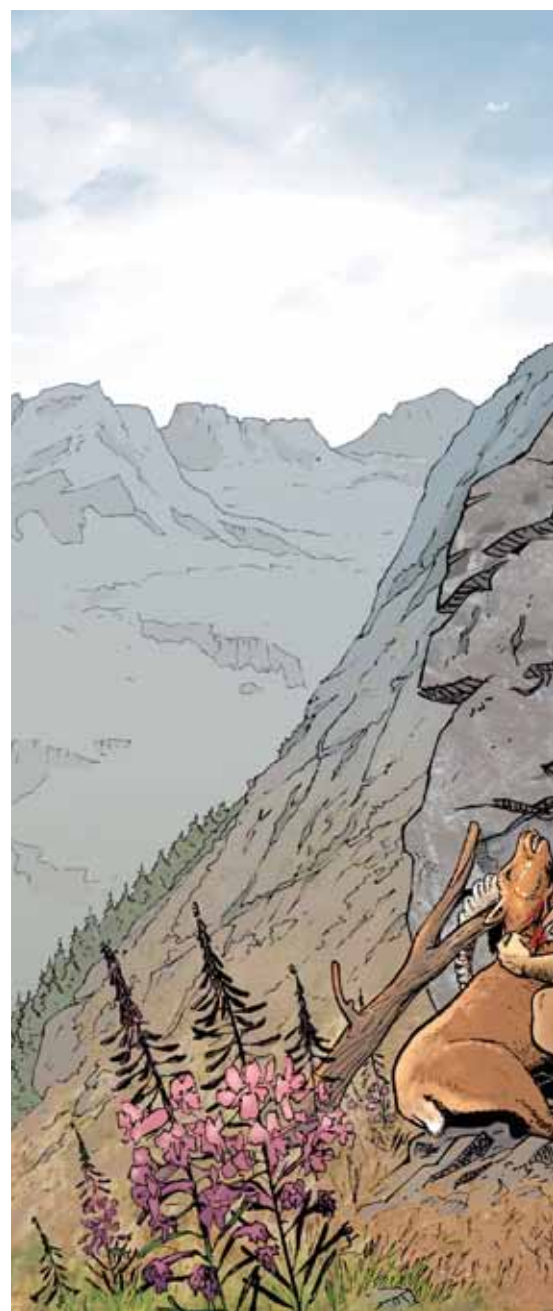
Le mythe du «culte de l'ours» est aujourd'hui invalidé par les spécialistes

etc. On a même découvert, dans la grotte de Cotencher, près de Neuchâtel, un maxillaire supérieur de Néandertalien.

Les cavernes ayant offert le gîte aux Néandertaliens sont en général remplies encore plus abondamment par des restes d'ours des cavernes qui ont donné naissance dans les années 1920 au mythe du «culte de l'ours». Selon celui-ci, il aurait existé une relation magique ou totémique entre l'humain et l'animal sauvage, le premier chassant le second et l'adorant à l'image d'un dieu. L'élaboration de cette théorie doit beaucoup aux travaux de l'archéologue suisse Emile Bächler, notamment dans les grottes du Drachenloch et de Wildkirchli (Saint-Gall).

Séduisante, cette vision a largement dépassé les frontières mais est aujourd'hui intégralement invalidée par les spécialistes. Après des observations minutieuses, il s'est avéré que les Néandertaliens et les ours des cavernes n'ont jamais séjourné dans ces grottes à la même époque. L'occupation des ours est beaucoup plus ancienne que celle de notre cousin préhistorique. Et quand ce dernier est arrivé, il utilisait la grotte durant l'été alors que l'animal n'y faisait qu'hiberner. ■

«Des Alpes au Léman, Images de la préhistoire», textes réunis par Alain Gallay, Infolios éditions, 2008 (2^e édition)



A PAS VU L'OURS

Cette grotte alpine (Tanay, VS) est occupée par une tribu de Néandertaliens, armés d'outils en silex et d'épieux durcis au feu. La scène se situe entre 50 000 et 30 000 ans av. J.-C., lors d'un réchauffement climatique entre deux périodes de glaciation.



Occupations humaines de la Suisse préhistorique

Dates	Périodes
Dès 58 av. J.-C.	Epoque romaine Jules César renvoie les Helvètes dans leur pays (lire en page 30)
480-50 av. J.-C.	Second âge du fer Culture de la Tène
800-480 av. J.-C.	Premier âge du fer
1300-800 av. J.-C.	Bronze final Occupation du site du Plonjon dans la rade de Genève (lire en page 26)
1600-1300 av. J.-C.	Bronze moyen
2200-1600 av. J.-C.	Bronze ancien
3400-2200 av. J.-C.	Néolithique final La culture du campaniforme se répand sur toute l'Europe (lire en page 22)
4800-3400 av. J.-C.	Néolithique moyen
5500-4800 av. J.-C.	Néolithique ancien rhodanien Arrivée de l'agriculture en Suisse, venue du Proche-Orient (lire en page 19)
9500-5500 av. J.-C.	Mésolithique L'âge d'or des chasseurs-collecteurs (lire en pages 16 à 18)
12 500-9500 av. J.-C.	Epipaléolithique Premières occupations connues à Genève (lire en page 17)
17 000-12 500 av. J.-C.	Paléolithique supérieur Les premiers hommes modernes s'installent en Suisse après le retrait des glaciers (lire en page 16)
Environ 35 000 av. J.-C.	Paléolithique moyen L'homme de Néandertal colonise le territoire suisse et occupe grottes et abris sous-roche (lire ci-contre)

L'ÂGE D'OR DU CHASSEUR-COLLECTEUR

Les hommes modernes sont venus en Suisse à la faveur du retrait des glaciers alpins qui recouvraient tout le plateau. Les ressources fournies par leur environnement se sont diversifiées au fur et à mesure du réchauffement climatique

Quand les premiers *Homo sapiens* mettent le pied sur le territoire actuel de la Suisse romande, il fait froid. Vers 13 000 av. J.-C., le glacier du Rhône lâche probablement encore quelques icebergs dans le lac Léman à la hauteur de Villeneuve. La végétation recolonise lentement la région, suivie par la faune et les premiers chasseurs-collecteurs. Ces derniers sont chaudement vêtus pour survivre dans un environnement de toundra. Aucune forêt ne couvre alors le territoire genevois, seuls quelques boulots nains agrémentent une plaine herbeuse. Une steppe idéale pour les chevaux, les bisons et les rennes, principaux ingrédients du régime de ces «premiers suisses».

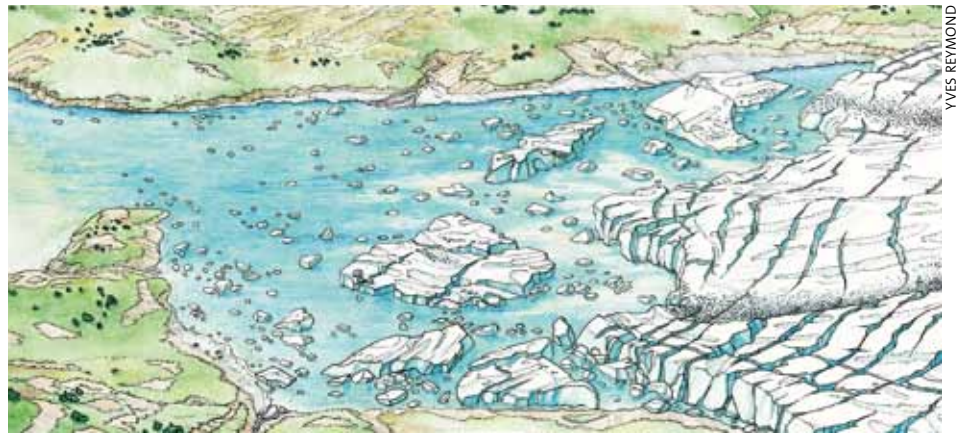
Les «hommes du Magdalénien», comme les appellent aujourd'hui les archéologues, ont laissé des traces de leur passage à Genève dans des abris sous bloc au pied du Salève (lire ci-contre). D'autres vestiges de la même époque existent en Suisse, notamment à Schaffhouse.

TENTES EN PEAUX

«Vivant dans des tentes en peaux, occasionnellement dans des grottes ou des abris sous roche, les humains de cette époque formaient de petits groupes relativement mobiles, explique Marie Besse, professeure et responsable du Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie (Institut F.-A. Forel, Faculté des sciences). Ils trouvaient un équilibre entre leur mode de vie exclusivement prédateur et les ressources fournies par leur environnement. Ils chassaient et collectaient ce dont ils avaient besoin et connaissaient parfaitement leur environnement, qu'il s'agisse des variations de température, des cycles des saisons, de la migration des rennes, etc.»

Les tribus sont formées au maximum d'une trentaine d'individus, enfants compris. Mais elles peuvent se réduire parfois à un simple couple. Un homme et une femme sont en effet capables d'assurer, seuls, leur propre subsistance. Cela se déduit du fait que dans tous les

emplacements découverts par les archéologues, qu'ils soient grands ou ramenés à leur portion congrue, on retrouve systématiquement des traces de l'ensemble des activités typiques de cette époque (taille des silex, traitement des peaux à l'ocre, préparation ►

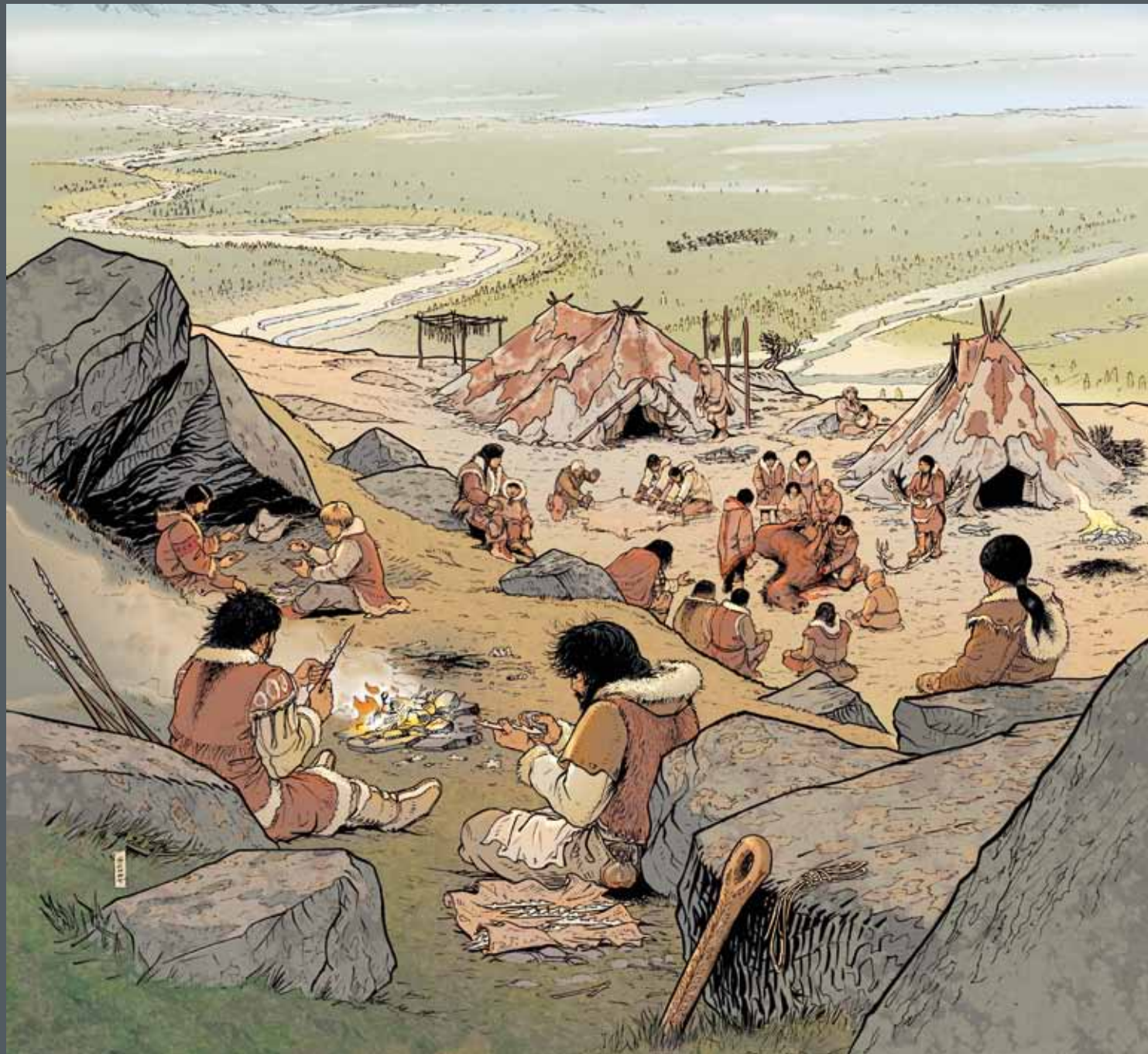


Rade de Genève vers 15 000 av. J.-C. Le glacier du Rhône est sur le point de déposer les pierres du Niton.



Rade de Genève vers 12 000 av. J.-C. La reforestation commence.

Veyrier, haut lieu de l'art paléolithique



Veyrier (Etrembières, Haute-Savoie), vers 13 000 av. J.-C., avec vue sur la région genevoise et le Jura.

Le site préhistorique de Veyrier (sur la commune d'Etrembières en France, aujourd'hui détruit par l'exploitation des carrières) a été fouillé tout au long du XIX^e siècle. L'enchevêtrement de blocs qui a servi d'abri aux premiers chasseurs passionnés et collectionneurs qui ont récolté un grand nombre d'objets comme des grattoirs, des perçoirs, des burins et des lamelles

à dos en silex ainsi que des pointes de sagaies, des harpons à deux rangs de barbelures, des aiguilles ou des ciseaux en bois de cervidés ou en os.

Parmi les pièces les plus remarquables, les bâtons percés en bois de renne (au premier plan de l'image ci-dessus), servant peut-être à redresser les pointes de sagaies, ont le plus contribué à la réputation du site. Plusieurs

sont gravés. L'un d'eux est même décoré sur les deux faces avec un bouquetin d'un côté et un rameau de l'autre.

Un autre porte un dessin représentant un animal interprété aujourd'hui comme mustélidé, peut-être une loutre. Sa particularité est d'avoir été mis au jour par le médecin genevois François Mayor en 1835. Ce qui en fait donc l'une des premières œuvres d'art

paléolithiques jamais découvertes.

Malheureusement, la pièce n'a jamais eu officiellement le droit à cet honneur: presque oubliée, elle est longtemps restée dans l'ombre scientifique et n'a été rendue publique qu'en 1868. Trente ans après qu'André Brouillet ne découvre, en 1837 dans les grottes du Chauffaud en Poitou-Charentes, un os portant deux biches gravées. ■

de la nourriture, etc.). Du coup, il est probable qu'au sein des tribus de chasseurs-collecteurs, la cohésion sociale ou la dépendance des individus entre eux n'est pas très forte. Au gré des circonstances, le groupe perd ou gagne des membres. Si un couple entre en conflit avec le reste de la communauté, par exemple, aucun lien d'interdépendance ne le retient de tenter l'aventure ailleurs.

RADOUCCISSEMENT DU CLIMAT

Après plusieurs siècles à courir le renne dans la steppe, les générations successives d'hommes préhistoriques voient le climat continuer de se radoucir malgré quelques refroidissements passagers. Sans changer radicalement de mode de vie, les humains s'adaptent à une nature de plus en plus géné-

reuse. De nouvelles plantes et une nouvelle faune diversifient leur alimentation.

«*Le Mésolithique (de 9500 à 5500 av. J.-C.) est l'âge d'or du chasseur-collecteur, note Marie Besse. Une plus grande variété de fruits et de baies est disponible ainsi qu'une multitude de gibiers: le renne a disparu mais on trouve des cerfs, des chevreuils, des chamois, des bouquetins, des sangliers, des renards, des chats sauvages, des castors, des martres, des lapins, des oiseaux, des tortues, des poissons...*»

Cette évolution va de pair avec une miniaturisation des outils et la généralisation de l'usage de l'arc. Les chasseurs privilégient le travail du bois et des pointes de flèches et négligent celui des outils plus gros, moins usités et qui deviennent, paradoxalement, plus rudimentaires qu'avant. ■



Abri de Châble-Croix (Collombey-Muraz, VS), vers 7500 av. J.-C.

Cette évolution va de pair avec une miniaturisation des outils et la généralisation de l'usage de l'arc



Corsier-Port (GE), vers 3000-2800 av. J.-C. Un groupe abandonne son village après l'avoir incendié et se rend vers un autre terroir. Les villages lacustres ne durent qu'entre cinq et vingt-cinq ans, rarement au-delà.

LE NÉOLITHIQUE, CLÉS EN MAIN

La Suisse a connu l'agriculture tardivement et, comme le reste de l'Europe, grâce à l'importation d'un savoir-faire venu du Proche-Orient. Les premiers paysans sont arrivés dans nos contrées vers 5800-5000 av. J.-C.

C'est «clés en main» que les Suisses préhistoriques acquièrent l'agriculture. Comme le reste des Européens, ils entrent en effet dans le Néolithique sans avoir à l'inventer. Toutes les composantes de cette révolution majeure sont importées, qu'il s'agisse des céréales cultivées comme le blé et l'orge ou des animaux domestiques comme la chèvre, le mouton, le porc ou le bœuf. Les données

archéologiques sur le territoire helvétique le montrent bien: dans les dépôts, on passe directement des espèces animales et végétales sauvages à celles domestiquées sans passer par les stades hybrides intermédiaires qu'exige en principe une telle évolution. Même les innovations techniques comme la pierre polie ou la céramique viennent d'ailleurs.

«L'agriculture a été inventée de manière indépendante dans une dizaine d'endroits différents mais pas en Europe, rappelle Marie Besse, professeure et responsable du Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de la Faculté des sciences. Le savoir-faire qui arrive dans nos contrées est originaire du Proche-Orient où le passage d'une économie de prédation à une économie de production s'est déroulé entre ►

11 000 et 7000 avant J.-C. En Suisse, les premiers établissements agricoles trouvés en Valais, au Tessin, à Schaffhouse, dans le Jura et près de Bâle remontent à 5800-5000 av. J.-C. Ce qui est relativement tardif par rapport au reste du continent.»

LA SUISSE RÉSISTE

La Suisse n'est pourtant pas à l'écart du mouvement. L'importation de l'agriculture en Europe suit deux voies principales. La première traverse les Balkans et le bassin danubien jusqu'à atteindre la Bretagne. La seconde transite via les côtes méditerranéennes et pénètre à l'intérieur des terres, notamment le long de la vallée du Rhône ou à travers les Alpes. Situé à la confluence, le territoire helvétique est irrigué depuis le nord et le sud par les deux courants néolithiques.

La réticence des hommes habitant le territoire helvétique à entrer dans le Néolithique, que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres régions européennes, est donc peut-être un signe du fait que l'innovation majeure

L'innovation majeure qu'a connue l'humanité n'est pas toujours accueillie à bras ouverts par les populations préhistoriques

qu'a connue l'humanité n'est pas toujours accueillie à bras ouverts par les populations préhistoriques.

«On considère aujourd'hui que l'avènement de l'agriculture est un progrès, note Marie Besse. Mais était-il perçu ainsi par tout le monde à l'époque? On estime que les chasseurs-collecteurs travaillaient en moyenne entre trois à quatre heures par jour pour assurer leur subsistance. Avec le Néolithique, qui suppose le travail de la terre, le soin des bêtes ou encore la construction et l'entretien des maisons, cette durée augmente considérablement. Dès lors, sans même parler d'un éventuel attachement à un mode de vie ancestral, on peut imaginer que cette évolution n'est pas toujours perçue positivement.»

Le mode de propagation de l'agriculture fait encore débat. Ce nouveau savoir-faire s'est-il diffusé par contact et échange de connaissances? Ou est-il apporté par des migrants venus d'Orient et s'installant dans les territoires occupés jusque-là par les chasseurs-collecteurs? La vérité se trouve peut-être au milieu.

Une transition qui peut durer des siècles

Les sites archéologiques permettant d'observer le passage des sociétés de chasseurs-collecteurs aux sociétés d'agriculteurs sont très rares en Suisse et inexistant dans le bassin lémanique. Des chercheurs de l'Université de Genève ont néanmoins décroché le gros lot en étant désignés pour diriger les fouilles de la Grande Rivoire dans les Alpes françaises. Cet abri sous roche, situé dans la vallée du Furon, principale voie d'accès au massif du Vercors depuis la cluse de l'Isère, a accumulé, couche après couche, les restes de 8000 ans d'occupation humaine, du Mésolithique jusqu'à l'époque gallo-romaine. Les archéologues peuvent y lire aujourd'hui comme dans un livre ouvert.

«Dans les couches datant de 8000 à 5800 av. J.-C., nous avons récolté les vestiges (outils, restes d'animaux) des chasseurs-collecteurs du Mésolithique, explique Pierre-Yves Nicod, archéologue au Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de la Faculté des sciences et responsable de la fouille depuis 2000. L'abri servait de halte ou de camp de base. Nous avons pu observer sur plus de deux millénaires l'évolution des outils en silex et des techniques de chasse.»

OURS EN CAPTIVITÉ

Ces chasseurs surprenants puisqu'ils ont réussi, vers 6000 av. J.-C., à maintenir en captivité un ours brun, comme le montre la découverte d'une mâchoire inférieure de l'animal. Celle-ci présente entre les

deux premières molaires une profonde dépression qui semble avoir été provoquée par un lien qui aurait entravé l'animal de sa naissance à sa mort, vers 4 ans.

Entre 5500 et 5000 av. J.-C., un changement se fait sentir. On entre dans le Néolithique puisqu'on retrouve des outils et des pointes de flèches caractéristiques des premières sociétés paysannes qui se sont installées peu avant sur les rivages du Midi de la France. Mais les locataires de la Grande Rivoire demeurent principalement des chasseurs-collecteurs: ils n'utilisent que peu de céramiques, ne cultivent qu'épisodiquement des céréales et ne sont accompagnés que de quelques bêtes domestiques.

Ce n'est qu'à partir de 5000 av. J.-C. que l'on entre de plain-pied

dans le Néolithique. Céramique, pierre polie, agriculture et élevage sont alors bien attestés. Jusque vers 2500 av. J.-C., le site va même servir presque exclusivement de bergerie. Il en résulte une accumulation de fumiers fossiles sur plus d'un mètre d'épaisseur.

«La transition entre le Mésolithique et le Néolithique semble s'être déroulée de manière assez lente, précise Pierre-Yves Nicod. Quand nous analysons nos résultats dans le détail, nous observons des éléments de rupture et d'autres de continuité entre derniers chasseurs et premiers agriculteurs. Ce n'est qu'une fois les fouilles terminées, ce qui va prendre encore quelques années, que nous pourrions échafauder les scénarios locaux les plus plausibles sur cet important tournant de l'histoire de l'humanité.» ■

Les premières maisons

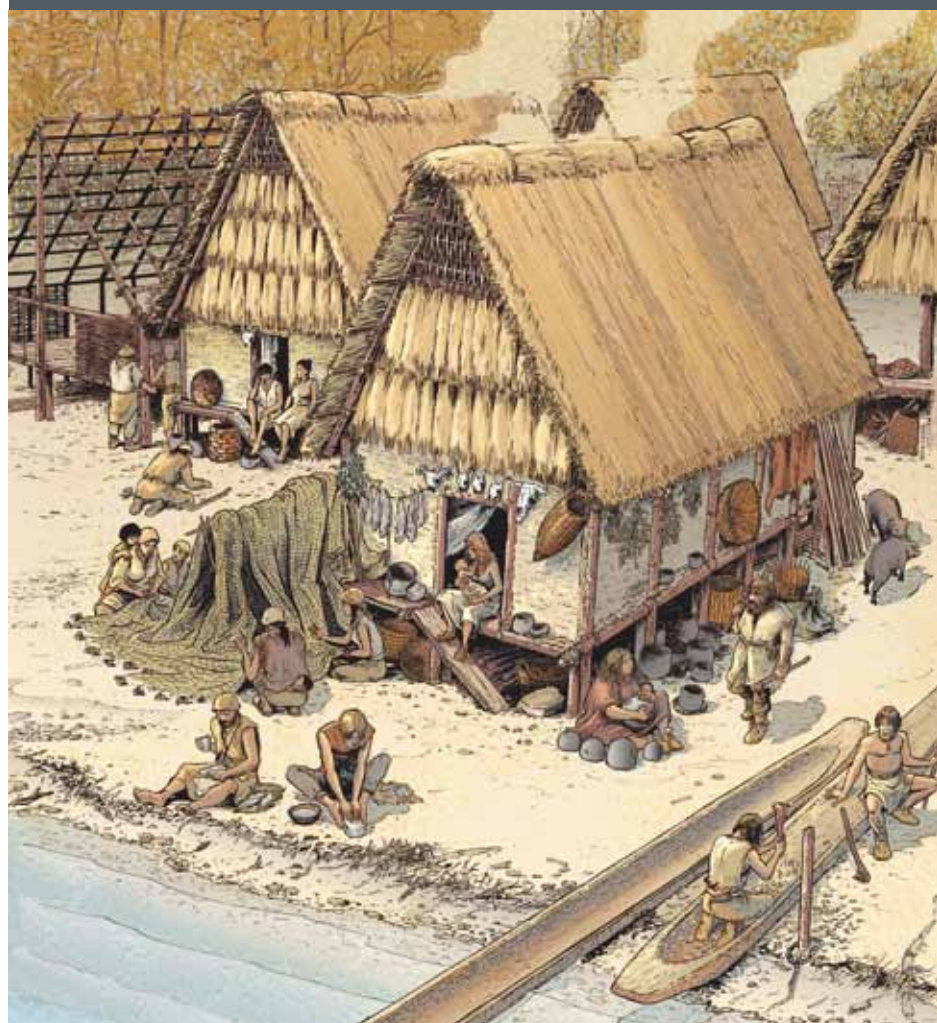
Une étude génétique, parue dans la revue *PLoS Biology* du 19 janvier 2010, a en tout cas montré que, sur ce point, il existe une différence de genre. Selon les résultats du travail mené par des chercheurs britanniques, français et italiens, la lignée la plus commune des chromosomes Y trouvée dans la population européenne masculine actuelle proviendrait selon toute vraisemblance d'une source unique en Anatolie et qui se serait répandue sur le Vieux Continent durant le Néolithique. En revanche, l'analyse de l'ADN mitochondrial, transmis exclusivement par les femmes, ne correspond pas du tout à ce scénario.

«Ces résultats soutiennent l'hypothèse selon laquelle l'agriculture a été apportée en Europe principalement par des hommes qui ont ensuite fait des enfants, de manière amoureuse ou violente, aux femmes des populations indigènes, explique Marie Besse. Un schéma qui doit d'ailleurs ressembler au phénomène plus récent de la colonisation.»

GUERRE ET PAIX

Il est impossible – pour l'instant – de connaître les relations et les tensions qui ont existé entre les nouveaux agriculteurs et les anciens chasseurs-collecteurs. Il n'est pas exclu que les contacts aient été parfois houleux. Les archéologues ont en effet retrouvé des charniers datant de cette époque qui témoignent de véritables massacres. L'un des plus connus est le site de Herxheim, dans le sud du Land de Rhénanie-Palatinat, en Allemagne, à moins de 150 km au nord de la Suisse. Il compte pas moins de 1000 cadavres dont les corps ont été déposés dans des fosses au cours d'une cinquantaine d'années, vers 5000 av. J.-C. Qu'il s'agisse d'actes guerriers ou de rites sacrificiels (des traces de cannibalisme ont été retrouvées sur les os), il semble que l'Europe est alors secouée par une crise profonde, contemporaine de l'arrivée de l'agriculture, se traduisant par tout un éventail de comportements violents, parfois extrêmement ritualisés.

Quoi qu'il en soit, en fin de compte, tout le monde, même en Suisse, adopte l'agriculture ce qui bouleverse une organisation sociale assez horizontale jusque-là. «Quant on passe d'une économie de prédation à une économie de production, il est nécessaire de planifier le travail, confirme Marie Besse. Il faut stocker les récoltes, gérer les réserves, les redistribuer, en garder une partie pour l'ensemencement de l'année suivante, etc. En d'autres mots, une structure hiérarchique doit être mise en place. Une forme d'administration qui accentue l'interdépendance entre les individus.» ■



Village littoral lémanique, IV^e millénaire av. J.-C.

La sédentarisation des populations précède en général leur passage à un mode de vie d'agriculteur. En Suisse, les hommes délaissent progressivement les tentes et construisent les premières maisons au cours du VI^e millénaire av. J.-C. déjà. Les restes de bâtisses de 30 ou 40 m² de long remontant à -5300 ou -5200 ont été découverts à Schaffhouse. En Valais, le site du Petit-Chasseur a dévoilé des trous de poteaux datés de -4000, témoignant de la présence d'un véritable village s'étalant sur 500 m² qui est resté actif jusqu'en -3800.

À la même époque, de nombreux villages se développent sur les rives des

Trois Lacs (Neuchâtel, Bienne, Morat) puis du lac Léman, alors plus bas qu'aujourd'hui. À Genève, une série de pilotis retrouvés au fond du lac au large de Corsier-Port ont été datés grâce à la dendrochronologie (basée sur l'étude des cernes des arbres) à 3856 av. J.-C. Une occupation contemporaine est également retrouvée un peu plus en hauteur, sous le temple de Saint-Gervais.

À ce propos, à cette époque, les populations ne s'installent pas seulement sur les rives ou les abords des lacs. Les archéologues genevois ont en effet découvert des traces d'occupation humaine à Satigny, le point le plus élevé du canton de

Genève, durant tout le Néolithique final et l'âge du bronze ancien, entre 3000 et 2000 av. J.-C.

L'architecture des maisons est difficile à deviner. Sur les rives des lacs, les bâtisses sont construites sur un plancher légèrement surélevé pour parer aux inondations saisonnières et aux crues exceptionnelles. À l'intérieur des terres, comme dans le Valais, le sol est directement fait de terre battue dans laquelle sont creusées des fosses destinées à différents usages. La reconstitution générale des maisons, avec le toit pointu en chaume, doit beaucoup à l'ethnoarchéologie dans les villages palafittiques d'Afrique. ■

L'UNION EUROPÉENNE DES CLO

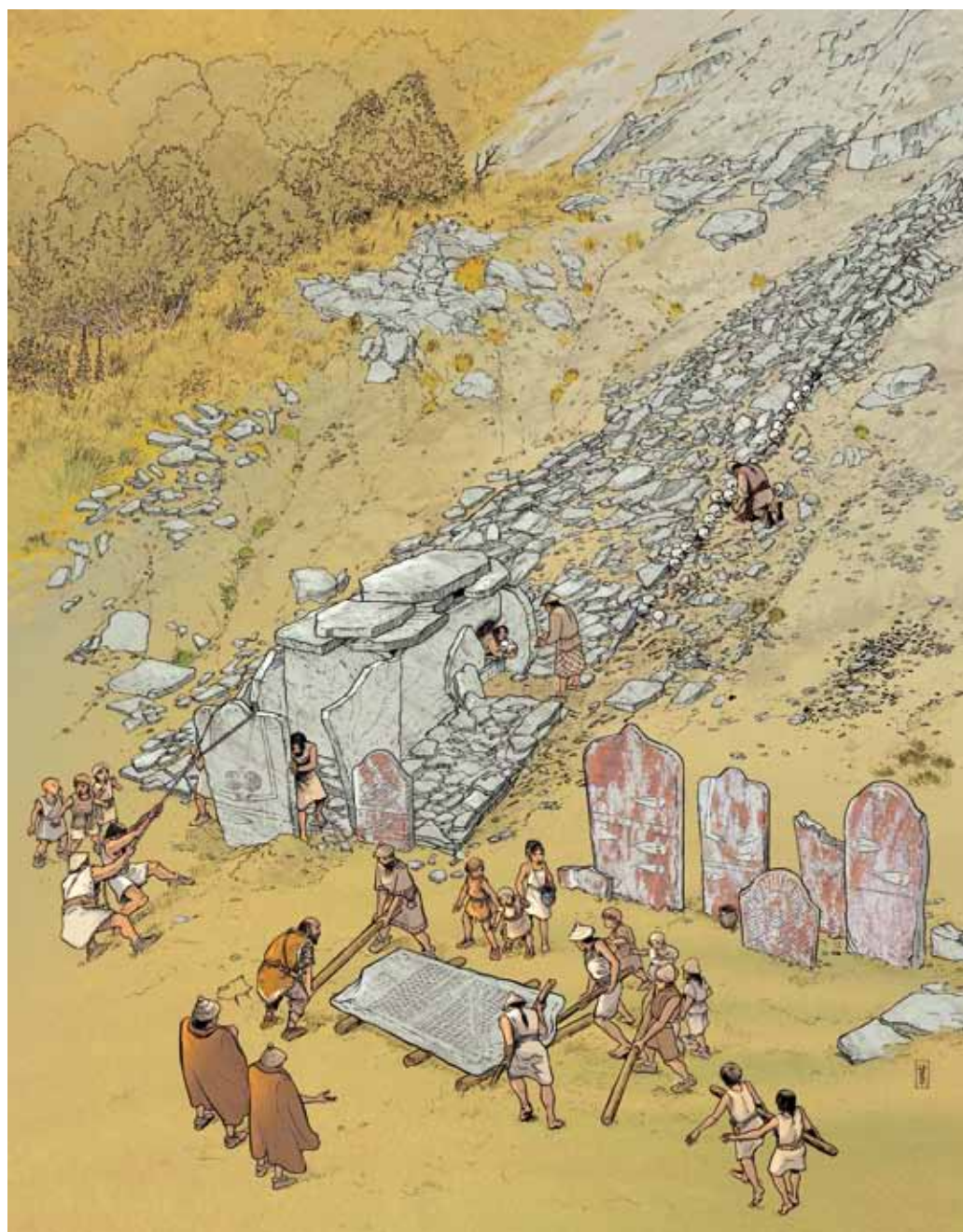
Le continent européen a connu une unité culturelle au cours du III^e millénaire av. J.-C. Comment cela s'est-il produit? Les archéologues genevois apportent les premières réponses à l'«énigme du Campaniforme»

Au cours de la préhistoire, les échanges n'ont cessé d'exister et de s'intensifier en Europe. Certains silex retrouvés sur le site de Veyrier (à Etrembière en France, lire en page 17), dont l'occupation remonte à environ 13 000 av. J.-C., proviennent déjà d'Italie, de France et même de la région de Bâle. L'ensemble d'habitations retrouvé sur le site du Petit-Chasseur à Sion, qui date de 4000 ans av. J.-C., contient des pointes de flèche et des couteaux en silex provenant du Bassin parisien. Le silex d'excellente qualité du Grand-Pressigny en Touraine, au sud-ouest de Paris, est, lui, exporté en Suisse durant toute la préhistoire. Il existe donc à la fin du Néolithique de véritables «autoroutes» du commerce d'objets, souvent des objets de prestige, que les archéologues ont bien identifiés.

CULTURE HOMOGÈNE

Mais, durant tous ces millénaires, il n'y a aucune trace d'identité commune européenne. On observe plutôt un grand nombre de groupes culturels clairement séparés les uns des autres. Au cours du troisième millénaire av. J.-C., cependant, apparaît soudainement la première culture homogène qui s'étend progressivement de la péninsule Ibérique à la Pologne en passant par l'Afrique du Nord la Sicile et les îles Britanniques. Dès 2900 av. J.-C., on commence en effet à retrouver sur ce large territoire des gobelets en terre cuite, des brassards d'archer ainsi que des poignards en cuivre ayant un air de famille. C'est le début du Campaniforme, le nom venant du fait que les céramiques en question évoquent des cloches, ou campanules, renversées. Une mode qui a duré mille ans.

«Cette façon de fabriquer la céramique et de la décorer est le fruit d'une expression culturelle mais aussi un acte politique, estime Marie Besse, professeure et responsable du Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de la Faculté des sciences. J'y vois une volonté de montrer que l'on fait partie de la même «civilisation» tout en conservant une attache très régionale. Les céramiques ont en effet toutes la même forme



Avenue du Petit-Chasseur (Sion VS), vers 2400 av. J.-C. Un dolmen, construit quelques siècles plus tôt, est violé par les Campaniformes et réaménagé pour accueillir de nouvelles sépultures.

CHES RENVERSÉES

mais on peut distinguer des touches locales. C'est un peu comme les pièces de 1 euro qui ont une face commune et l'autre qui est propre à chaque pays.»

Le Campaniforme, qui balaie l'Europe tout au long du millénaire en partant du sud vers le nord, n'est présent sur le territoire suisse qu'entre 2450 et 2200 av. J.-C. L'un des sites emblématiques de cette époque est celui de la nécropole du Petit-Chasseur à Sion (lire ci-contre). Autour du Léman, le Campaniforme coïncide avec un abandon provisoire des rives, dû peut-être à une élévation du niveau de l'eau.

APPARENTE CONTRADICTION

Le problème, pour les archéologues, c'est que l'homogénéité de la culture matérielle du Campaniforme (céramique, poignards et brassards) contraste avec les pratiques funéraires et les types d'habitat (maisons en pierre sèche pour la sphère méridionale et maisons en bois pour la sphère orientale) de cette époque qui restent très différenciés selon les régions. Cette apparente contradiction a aiguillonné de nombreuses recherches visant à mieux connaître le mode de propagation de la culture du Campaniforme. Entre autres, est-elle due à des mouvements de population, au déplacement des objets ou à une influence idéologique?

Selon la thèse* de Jocelyne Desideri, aujourd'hui maître assistante et chargée de cours au Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie et qui a reçu le Prix Latsis 2008 pour son travail, c'est la première hypothèse qui est la bonne, à savoir que le Campaniforme est accompagné par l'arrivée de migrants porteurs d'une nouvelle culture.

Pour parvenir à cette conclusion, l'archéologue genevoise a analysé les dents prélevées sur 2000 individus associés au Campaniforme retrouvés en Bohême, en Hongrie dans le nord de l'Espagne, le sud de la France et la Suisse (représentée – entre autres – par le site du Petit-Chasseur en Valais). L'étude des différences

dans leur morphologie lui a permis d'estimer les distances biologiques entre populations.

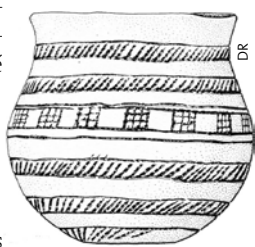
Résultats: l'analyse ne révèle aucun renouvellement de population dans le nord de l'Espagne et la Bohême mais en atteste un pour le sud de la France, la Hongrie et, dans une moindre mesure, la Suisse. Il en ressort également une différence de genre: si l'homogénéité du groupe masculin est forte, il y a d'importantes variations parmi les individus féminins. Jocelyne Desideri a par ailleurs identifié deux groupes de population différents: les Campaniformes méridionaux et les Campaniformes orientaux. Sur la base de toutes ses données, la chercheuse a construit un scénario en deux phases.

Dans un premier temps, des petits groupes de Méridionaux migrent depuis la péninsule

Ibérique en direction de l'est. Ils vont au moins jusqu'en Suisse où leur présence est attestée. Le mouvement se propage dans un deuxième temps aux populations orientales de l'Europe qui adoptent par contact une partie des traditions de leurs nouveaux voisins. La nouvelle société qui en découle, les Campaniformes orientaux, colonise ensuite le reste de l'Europe de l'Est, probablement par le biais d'un système exogame (dans lequel les unions se

font entre membres de clans différents), ce qui expliquerait les différences constatées au sein de la population féminine. Au même moment, des éléments culturels orientaux se diffusent dans la direction opposée, vers l'ouest, ce qui confère au Campaniforme son apparente unité. ■

Gobelet de la culture campaniforme trouvé sur le site du Petit-Chasseur à Sion.



* «L'Europe du 3^e millénaire avant notre ère et la question du Campaniforme: histoire des peuplements par l'étude des traits non métriques dentaires», thèse de doctorat, par Jocelyne Desideri, Faculté des sciences (Sc. 3905).

Cette thèse a été publiée sous la forme d'un livre en anglais: «When Beakers Met Bell Beakers, An analysis of dental remains», par Jocelyne Desideri, Archaeopress, Oxford, 2011

Petit-Chasseur, grand site

Le site du Petit-Chasseur à Sion est un haut lieu archéologique de la fin du Néolithique et du début du Campaniforme. En plus des vestiges d'habitation datant de 4000 av. J.-C., il compte une nécropole mégalithique plus tardive. Ce dernier ensemble regroupe 13 dolmens, ou coffres sépulcraux. Deux d'entre eux sont accompagnés d'un grand soubassement triangulaire. Les archéologues ont trouvé à cet endroit plus de 30 stèles gravées de dessins anthropomorphes qui ont établi la renommée internationale du site.

Ces stèles représentent des personnages avec leurs habits, leurs parures et leurs armes. Dans un premier groupe, on voit des poignards. Dans un autre, plus récent, on remarque des arcs et des flèches, des motifs solaires et des vêtements richement décorés. Ces stèles témoignent d'un changement idéologique qui s'est opéré en même temps que la fin du Néolithique et de l'avènement de la culture du Campaniforme dans le Valais vers 2400 av. J.-C.

Les tombes du Petit-Chasseur sont collectives. A chaque nouveau décès, les restes du cadavre précédent sont poussés et le nouveau est déposé à la place avant de refermer le caveau. Dans une sépulture de 4 m², les archéologues ont ainsi retrouvé près de 100 squelettes. La plupart d'entre eux sont indigènes mais quelques-uns semblent différents des autres. Peut-être s'agit-il d'immigrés qui ont apporté des idées différentes, des connaissances nouvelles. Une analyse plus approfondie devrait permettre de déduire, selon la position des restes dans les couches d'os, si ce sont les premiers inhumés, ce qui signifierait qu'ils auraient peut-être fondé la lignée et même construit le dolmen. ■

«Les Saisons du Petit-Chasseur», sous la direction de François Mariéthoz, Sedunum Nostrum, 2009

ÖTZI, LE NÉOLITHIQUE DES ALPES

Le corps d'un homme mort vers 3200 av. J.-C. a été découvert à la fin de l'été 1991 à 3210 m d'altitude, près du col du Tisen qui sépare l'Italie et l'Autriche. Son équipement offre un panorama des techniques maîtrisées par les «Suisse» du Néolithique

A sa mort, Ötzi est âgé d'environ 45 ans. Il mesure 1,60 m et pèse 50 kg. Son cadavre porte les traces d'une flèche reçue dans le dos, qui a probablement causé son décès, et ses côtes sont brisées.

Un grand nombre de tatouages sont dessinés aux articulations et dans le dos, là où vraisemblablement il souffrait d'arthrose.

Ses poumons sont noirs de suie. Il a dû passer de longues heures près du foyer de sa maison enfumée.

Son estomac contient les restes de deux repas, l'un à base de viande de chamois et l'autre de cerf. Les deux étaient accompagnés de céréales, de racines et de fruits.

Ses dents sont gâtées, probablement par un régime à base de céréales, riches en hydrates de carbone.

L'analyse d'un des deux ongles retrouvés montre qu'Ötzi a été malade trois fois durant les six derniers mois avant sa mort. C'est peut-être en rapport avec la présence dans son corps de la trichine, un parasite intestinal qui provoque régulièrement des crises.

Ses cheveux contiennent des doses assez élevées de cuivre et d'arsenic, laissant penser qu'Ötzi ait été impliqué dans le travail du cuivre.

Des globules rouges intacts ont été retrouvés, ce qui en fait les plus anciennes cellules vivantes de ce type jamais retrouvées.

Une analyse génétique place Ötzi en dehors des principales lignées européennes modernes. Les profils génétiques les plus proches sont à rechercher dans des endroits géographiquement isolés comme la Sardaigne ou la Corse. ■

«Des Alpes au Léman, Images de la préhistoire», textes réunis par Alain Gallay, Infolios éditions, 2008 (2^e édition)



La tunique en peau de chèvre est un assemblage de pièces de fourrure formant un motif de rayures verticales sombres et claires. Elle descend jusqu'aux genoux. Une seconde ceinture, munie d'une poche horizontale, ajuste le vêtement. La poche contient un grattoir, un perçoir en silex, une petite lame avec des traces de duvet, un poinçon en os et un morceau d'amadou, utilisé pour allumer un feu. On a également retrouvé de minces particules de la pyrite d'un briquet à sa surface.



Les vêtements d'Ötzi sont entièrement faits de cuir. La fourrure a disparu avec le temps. Les peaux ont été tannées avec de la graisse puis fumées, ce qui augmente la résistance à l'humidité. Les coutures sont faites avec des tendons ou de la laine. Des réparations ont été réalisées avec des fils d'herbes entremêlées.



Une ceinture en peau de veau retient un pagne pendant sur les cuisses jusqu'aux genoux. Elle maintient des jambières en peau de chèvre terminées par des languettes qui s'insèrent dans les chaussures.



Le bonnet en peau d'ours comporte une bandelette qui peut se nouer sous le menton.



Les chaussures possèdent une semelle de cuir. La languette supérieure est cousue à la semelle et couvre un chausson intérieur formé d'un filet d'herbes torsadées.



Le couteau est composé d'une lame en silex, provenant du Monte Lessini (Italie), fixée au manche en bois de frêne à l'aide de tendons. Il est protégé par un fourreau d'herbes tressées.



Long de 1,83 m et taillé dans du bois d'if, l'arc est inachevé et donc inutilisable.



La cape de 90 cm de long est confectionnée avec des tiges d'herbe alpines. Cette pèlerine est ajustée par des ficelles horizontales placées à intervalle régulier. Les brins de la partie inférieure sont laissés libres pour faciliter les mouvements.



Le carquois, renforcé sur le côté par une bague de noisetier, laisse deviner un système de fermeture complexe. Il

contient des flèches taillées dans des tiges de viorne. Douze d'entre elles, longues de 80 centimètres, sont inachevées. Deux sont complètes et possèdent des pointes en silex collées avec du goudron de bouleau et renforcées avec des tendons. L'empennage est fixé avec de la colle de bouleau et du fil d'ortie de 0,15 mm de diamètre. Le carquois contient aussi une pelote de raphia de 2 m de long, un grand poinçon en os poli et deux tendons d'Achille de cerf ou de vache.



La lame de la hache, exceptionnellement bien conservée, est en cuivre pratiquement pur. Elle est fixée au manche en bois d'if à l'aide de goudron et de lanière de cuir.



Une des deux **boîtes cylindriques** en écorce de bouleau contient des feuilles d'érable noircies par du charbon de bois. Elle a vraisemblablement servi à envelopper des braises.



Le sac de montagne est composé d'une armature faite de deux petites planchettes de mélèze et d'une housine courbée en bois de noisetier d'une longueur de 2 m.

Ötzi était également équipé d'un retouchoir à silex en bois de tilleul; d'un filet à mailles large servant à attraper des oiseaux; d'un petit disque de dolomie muni de lanières de cuir torsadées dont la fonction reste énigmatique; de fragments d'un champignon aux vertus antibiotiques.

PLONJON HORS DU LAC

Menacé par un projet de plage artificielle, un village lacustre de la rade genevoise datant de l'âge du Bronze est en passe d'être totalement fouillé. Petit plongeon dans l'histoire d'une population qui comptait d'excellents charpentiers et bijoutiers

L'opération de sauvetage du site lacustre du Plonjon, au large des Eaux-Vives à Genève, est sur le point de se terminer. De ce village littoral, composé de maisons sur pilotis, occupé entre 1070 et 858 av. J.-C., il ne reste aujourd'hui que des pieux enfoncés dans l'argile du Léman et quelques restes d'outillage en pierre ou en bronze dissimulés sous le sable. Ces vestiges, de première importance pour comprendre ce qui a représenté la toute première agglomération genevoise, sont menacés par le futur projet de la plage des Eaux-Vives qui prévoit de gagner beaucoup de terre sur le lac. C'est pourquoi une équipe d'archéologues-plongeurs dirigée par Pierre Corboud, adjoint scientifique au Laboratoire d'archéologie préhistorique et anthropologie de la Faculté des sciences, s'est lancée dans l'inventaire intégral du site avant que les remblais ne le recouvrent irrémédiablement. Les travaux ont commencé en 2009 et se terminent à la fin de cette année. L'analyse des données remontées à la surface (des centaines de pieux en bois ont été récupérés) occupera toute l'année 2013.

De quand datent les plus anciennes occupations littorales à Genève?

PIERRE CORBOUD: En 4000 av. J.-C. déjà, des groupes profitent d'un retrait des eaux pour occuper la terrasse littorale ainsi libérée. Ensuite, au cours des millénaires, installations et abandons se succèdent au gré de la variation du niveau du lac. Quand l'eau est haute, les gens s'établissent sur des situations plus élevées mais de ces habitations, il ne reste quasiment plus rien. Nous avons toutefois trouvé récemment sous le parc La Grange des vestiges d'un de ces villages riverains, particulièrement bien conservé. La période entre -1070 et -858, celle qui concerne le site du Plonjon, à l'âge du bronze final, représente le dernier établissement construit et occupé dans la Rade.

A cette époque, le Rhône ne s'écoule plus, ou alors seulement par quelques ruisseaux qui se jettent plus loin dans l'Arve.

A quoi ressemble la rade de Genève en l'an 1000 av. J.-C.?

A cette époque, pour des raisons climatiques, le niveau du lac est environ 3 m plus bas qu'aujourd'hui. Le Rhône ne s'écoule plus, ou alors seulement par quelques ruisseaux qui se jettent plus loin dans l'Arve. Il est arrêté par le Banc de Travers, ce haut-fond argileux d'origine glaciaire qui s'étend d'une rive à l'autre entre les jetées des Pâquis et des Eaux-Vives. C'est sur cette terrasse émergée que des villages sont installés. Le plus ancien établissement de cette époque, occupé vers

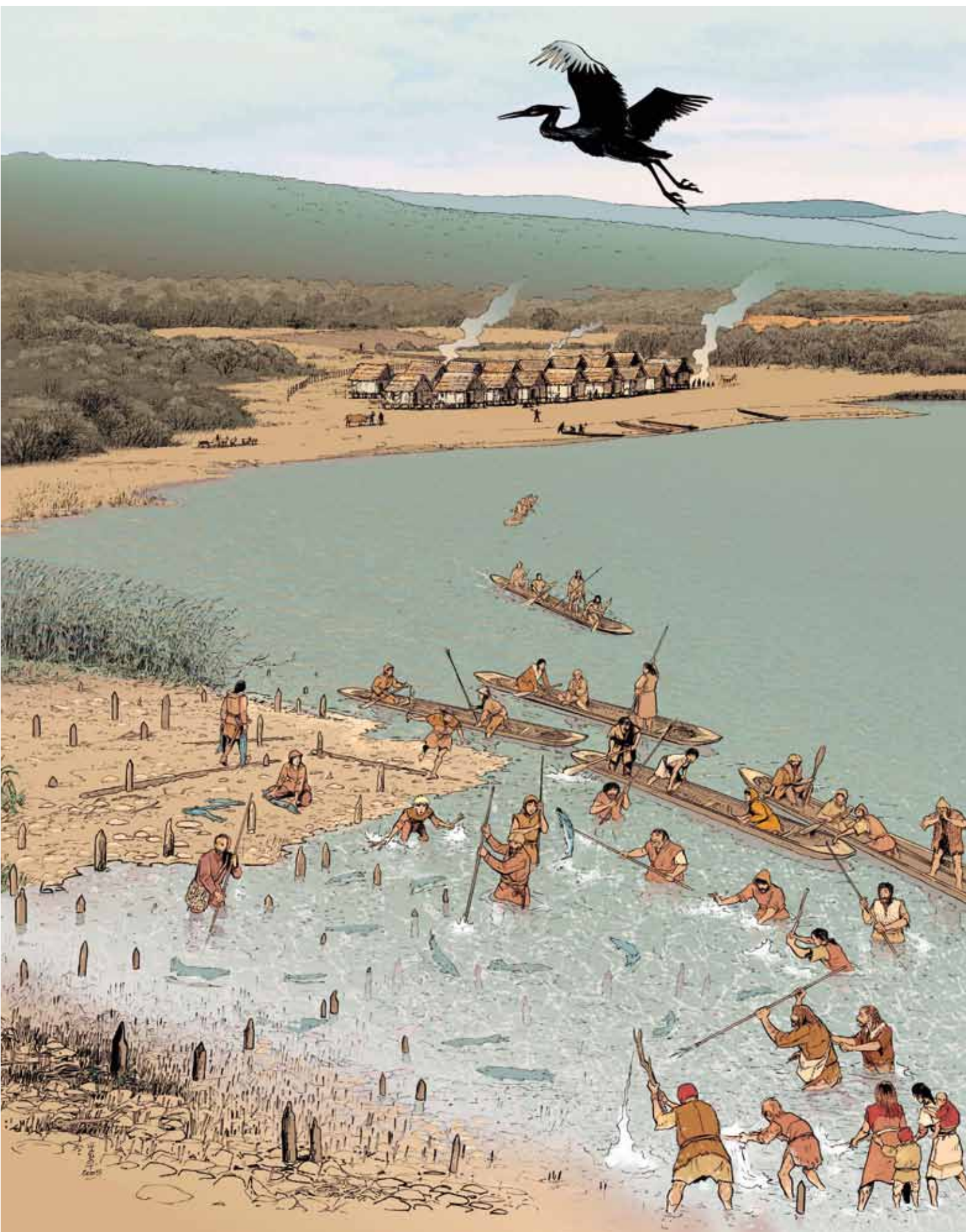
1070 av. J.-C., est celui qui se trouve en face des Pâquis (appelé station des Pâquis A). Ensuite l'habitat se déplace un peu, vers la station des Pâquis B (totalement disparue aujourd'hui) et au Plonjon. C'est dans ce dernier endroit que l'occupation finit par se concentrer jusqu'en 858 av. J.-C.

Pourquoi les hommes se sont-ils installés si près de l'eau, à la merci des crues et des tempêtes?

Ces périodes durant lesquelles le niveau du lac est bas coïncident avec de relatives sécheresses. Les rivières coulant moins, il faut, pour subvenir aux besoins domestiques, se rapprocher de la seule réserve d'eau douce de la région, à savoir le lac. Ou plutôt les lacs, puisque plus de 756 sites palafittiques sont répertoriés dans tout l'espace de l'Arc alpin, en Suisse, en France, en Italie, en Allemagne, en Autriche et en Slovénie. Une petite soixantaine d'entre eux a été découverte dans le Léman. Et c'est évidemment pour se protéger des crues ou des vagues violentes que peut provoquer une forte bise que les maisons ont été surélevées.

Les maisons n'étaient donc pas construites au-dessus de l'eau, comme le montrent les premières représentations des cités lacustres du XIX^e siècle?

Non. Plusieurs modèles circulent dans les milieux scientifiques mais en ce qui concerne le Léman, nous sommes persuadés que les gens se sont toujours établis sur sol sec. Les lacustres connaissaient la variabilité du niveau du lac et ses brusques sautes d'humeur. Ils ont donc toujours construit des maisons avec des planchers surélevés à une hauteur que j'estime entre 50 et 80 cm du sol. En l'an 1000 av. J.-C., l'architecture de ces maisons est nettement plus sophistiquée qu'au Néolithique (de 5500 à 2200 av. J.-C.). ►



Village littoral des Roseaux (Morges, VD), vers 1800-1600 av. J.-C., antérieur à celui du Plonjon dans la rade de Genève. Des hommes pêchent le brochet durant la fraye. Le nombre de barques est probablement sur évalué étant donné l'extrême rareté des découvertes de ce type d'embarcation.

Leur largeur était de quatre rangées de pieux, les assemblages par tenons et mortaises dominant, le plancher est soutenu par des consoles insérées directement dans les pieux, etc. En d'autres termes, s'ils étaient capables de ces prouesses technologiques, c'est qu'ils les maîtrisaient et les utilisaient déjà auparavant, dans des zones dites terrestres. Vivre sur un plancher comporte des avantages sanitaires, comme celui d'éviter de vivre au contact de l'humidité du sol, de réduire l'accès à la vermine, etc. Ils ont simplement adapté leur technique en s'installant au bord de l'eau.

Quelle est la particularité du village du Plonjon?

La spécificité du Plonjon, c'est que le site a été habité sans interruption durant plus de deux siècles. En règle générale, les périodes d'occupation de villages littoraux sont des multiples de vingt ans. On pense que ce rythme est lié à la durée de vie des cabanes et peut-être aussi à la durée d'une génération. D'après les résultats obtenus grâce aux observations ethnoarchéologiques et à l'archéol-

«La particularité du Plonjon, c'est que le site a été habité sans interruption durant plus de deux siècles»

gie expérimentale, une cabane construite avec une couverture en plaquettes de bois ou en chaume de blé ne tient pas plus de deux décennies. Passé ce délai, la maison est tellement abîmée qu'il faudrait entièrement la refaire. Les hommes de cette époque préféraient sans doute l'abandonner et en construire une autre. Cela dit, nous devons encore découvrir à quel genre d'occupation correspondent les positions des pilotis du Plonjon. Le village s'est-il déplacé à un certain moment? Y a-t-il

eu deux hameaux contemporains qui se sont réunis en une seule agglomération? Ce sont des questions auxquelles la dendrochronologie, la technique qui nous permet de dater le bois en mesurant l'épaisseur des cernes, nous aidera à répondre.

De quoi vivaient les habitants du Plonjon?

C'étaient des agriculteurs. Ils élevaient des animaux domestiques et cultivaient des céréales. Pour compléter leur alimentation, ils chassaient et pratiquaient sans doute aussi la pêche mais, bizarrement, nous n'avons pas encore retrouvé de hameçon alors que l'on a récolté d'autres objets bien plus petits que cela. Nous devons encore tamiser certaines zones mais il semble que la pêche n'ait pas été leur activité favorite.

Ils avaient pourtant des pirogues, construites à partir de troncs évidés?

Oui, mais on en a retrouvé très peu. C'est un moyen de locomotion très instable et probablement assez rare. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'il ait servi pour pêcher puisqu'il est plus



La rade de Genève en l'an 1000 av. J.-C. avec, à gauche, le village du Plonjon.

La découverte des villages lacustres

commode de le faire depuis le bord, en attendant la période de la fraie, puis de fumer le poisson pour le conserver. Ces pratiques étaient alors connues depuis longtemps.

En l'an -1000, ailleurs dans le monde, on construit des villes, des palais et bien d'autres constructions monumentales. En Suisse, on vit encore dans des cabanes en bois, même si elles sont sophistiquées. N'y a-t-il pas d'échanges entre ces civilisations?

Il est certain que des idées, des techniques et des objets circulent sur le continent européen. Mais on n'a pas trouvé en Suisse d'objets de prestige qui seraient venus du Proche-Orient. De temps en temps, on rencontre des éléments déroutants. L'un d'eux est une gravure rupestre retrouvée dans le Valais qui représente une peau de bovidé. Ce dessin ne symbolise rien de spécial ici tandis qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à la forme que l'on donnait à cette époque aux lingots de cuivre en Crète et en Turquie. Comment cette idée est-elle arrivée jusque dans les vallées alpines? Mystère! Cela dit, les habitants de la Rade avaient d'autres talents. Ils travaillaient notamment très bien le bronze. La précision des outils et la finesse des bijoux que nous avons trouvés, qui frisent parfois le kitch, n'ont rien à envier au reste du monde de cette époque.

Le site du Plonjon a soudainement été abandonné en 858 av. J.-C. Que s'est-il passé?

On pense que ce départ est lié à la remontée du niveau du lac mais nous n'en sommes pas encore totalement sûrs. Le village du Plonjon est en réalité plus concentré que prévu en direction du large. Nous avons découvert que les pilotis du côté du rivage sont relativement alignés et datent tous de la même année d'abandon. Nous en avons déduit qu'ils servaient à soutenir des chemins d'accès. Cela signifie que le terrain marécageux gagnait alors du terrain. L'eau commençait déjà à monter. Ensuite, en moins d'un demi-siècle, tous les villages littoraux du Léman ont été abandonnés au profit d'établissements plus élevés. Cela a touché tous les autres lacs de l'Arc alpin entre -858 pour la rade de Genève jusqu'en -813 pour le lac du Bourget. On pense que ce phénomène général et brutal est dû à des conditions climatiques défavorables. Cet épisode marque en tout cas la fin des habitats littoraux.



F. Forel.
H. Troyon.
A. Morlot.

Seine à Morges le 24 Août 1854
Mouvement des pilotis à Morges par A. Morlot le 27 mai 1854.

En 1854, Adolf Morlot explore pour la première fois la station de La Grande-Cité de Morges, à l'aide d'un casque en fer alimenté en air depuis la surface. Aquarelle (Musée historique de Berne).

Les vestiges de pieux de bois plantés dans le sol des rives immergées sont connus de longue date des pêcheurs des lacs suisses. Ce n'est pourtant qu'en janvier 1854, lors d'une sécheresse hivernale exceptionnelle, que l'archéologue zurichois Ferdinand Keller fait le rapprochement entre ces pieux, apparus sur la rive émergée du village d'Obermeilen, au bord du lac de Zurich, et les images ethnographiques de villages indonésiens sur pilotis. Cette découverte va

trouver un écho considérable dans le monde des archéologues. Ferdinand Keller est bientôt reconnu comme l'inventeur des premières «cités lacustres». Dans les mois qui suivent, des villages préhistoriques immergés sont découverts dans la plupart des lacs de Suisse. Dès les années 1860, de tels sites seront aussi signalés en Allemagne, en France et en Italie.

Le premier site dans le Léman est découvert à Morges, au printemps 1854,

par le géologue bernois Karl Adolf von Morlot. Avec un casque en fer sanglé sur ses épaules, il plonge et explore la cité lacustre, assisté par les scientifiques vaudois François Forel et Frédéric Troyon.

A Genève, c'est le pharmacien et médecin Hippolyte-Jean Gosse qui signale, de 1854 à 1881, les premières stations lacustres du canton, situées dans la Rade sur les sites des Pâquis et des Eaux-Vives, puis sur la station de Versoix. ■

<http://arpea.unige.ch/plonjon/>

Les «lacustres» ont été idéalisés, surtout au XIX^e siècle. Pour quelles raisons?

La Suisse, lorsqu'elle adopte sa nouvelle Constitution en 1848, se cherche en quelque sorte un ancêtre commun à tous ses citoyens afin de forger une identité nationale. Les lacustres, découverts en 1854, sont une véritable aubaine: on les trouve dans quasiment tous les lacs du plateau suisse, de Zurich à Genève, et ils possèdent une culture en commun. Ils sont alors récupérés pour alimenter le mythe identitaire national. On leur imagine une langue commune, on en a fait des hommes industriels, sérieux et pacifiques. Ils vivent paisiblement sur leur plate-forme, à l'abri des étrangers. Il faut bien sûr relati-

viser tout cela. Il n'y a pratiquement aucune chance que ces hommes soient les ancêtres des Celtes qui ont suivi et encore moins des habitants de la Suisse d'aujourd'hui. Il y a eu tellement de mouvements de populations. Il faut également se méfier de la notion d'agressivité en préhistoire. Ces gens avaient sans doute tout ce qu'il fallait pour vivre tranquillement. Mais leur mode de vie demandait tout de même de contrôler et d'exploiter un certain territoire pour l'agriculture et la chasse. Il devait certainement exister des tensions entre les groupes. Elles pouvaient se résoudre par des mariages ou des alliances. Mais parfois aussi par la force. ■



Genève, le 28 mars 58 av. J.-C. Jules César, vêtu d'un manteau rouge, rencontre Divico, le vieux chef des Helvètes dont le peuple, sur l'autre rive, attend de pouvoir traverser le Rhône.

séjour au sud des Alpes. L'auteur ne dit cependant rien de l'époque concernée ni de la localisation des Helvètes.

L'existence de l'«Helvétie de Mantoue» a, elle, été révélée par les fouilles menées dans la ville italienne en 1986. Au fond d'une coupe en céramique de facture locale, les archéologues ont en effet trouvé une inscription que l'on peut traduire par: «Cette coupe est à moi, l'Helvétie.» La trouvaille est de taille. D'une part, parce que l'objet étant daté de la fin du IV^e siècle av. J.-C., il s'agit de la plus ancienne mention connue du terme «Helvétie». De l'autre, parce que, comme l'explique Gilbert Kaenel, «même si l'on ignore tout de l'origine de cet individu qui s'est installé dans une ville étrangère dont il emprunte la vaisselle et l'écriture, cette inscription démontre que dès cette époque une communauté humaine a développé un sentiment d'appartenance qui s'est mué en une identité «helvétie» au sein du vaste ensemble des peuples celtes.»

Par ailleurs, les témoignages épigraphiques et les sources romaines permettent d'identifier un aristocrate helvétie appartenant à une puissante famille d'Avenches. Ce Camilos, né vers 80 av. J.-C., a probablement reçu très tôt la citoyenneté romaine.

Enfin les légendes des monnaies fournissent le nom d'au moins trois autres personnalités helvètes ayant vécu au milieu du I^{er} siècle av. J.-C.: Vatico, Ninno, Viros et qui sont probablement toutes des figures aristocratiques de leur région.

6. LA TÈNE, UN SITE DE PORTÉE UNIVERSELLE

Lieu-dit situé à l'extrémité orientale du lac de Neuchâtel, le site de La Tène jouit d'une notoriété quasi universelle. Dans le monde de l'archéologie, c'est en effet son nom qui est utilisé pour décrire le Second âge du fer (V^e-I^{er} siècle av. J.-C.).

Identifié en novembre 1857, le site a immédiatement retenu l'attention des scientifiques de par la qualité et l'importance des objets retrouvés: plus de 4500 pièces aujourd'hui disséminées dans une trentaine de musées, parmi lesquelles des **épées et fourreaux d'épée**, des pointes de lance et des boucliers pour l'armement; des fibules et crochets de ceinture pour la parure et l'habillement; des couteaux, rasoirs, pinces, faucilles, faux, chaudrons en bronze cerclés de fer, haches et nombre d'outils spécialisés comme des burins, des limes et des forces, ainsi que des mors, des phalères et même des lingots de fer.



Ces découvertes, qui mettent en évidence l'émergence d'un nouveau mode d'expression artistique, ont joué un rôle essentiel dans l'établissement des concepts et de la chronologie interne de l'âge du fer, alors très discutée. Si bien qu'en 1874, La Tène a été reconnue par la communauté scientifique comme site éponyme du Second âge du fer européen, contribuant à assurer la célébrité internationale de la culture «laténienne» dont les Helvètes sont porteurs. «L'époque de La Tène, confirme Gilbert Kaenel, est exceptionnelle par rapport aux époques précédentes: elle permet, grâce à une chronologie fine des sépultures, de suivre l'évolution culturelle de génération en génération, assortie de datations au quart de siècle près.»

7. UNE URBANISATION AUTONOME

Jusqu'au début des années 1970, la communauté scientifique estimait que la naissance des oppida (les villes celtes) était la conséquence directe d'une influence du monde romain. Les découvertes, ►

Helvètes rescapés sont renvoyés sur le Plateau suisse et alimentés en blé sur ordre de César par les Allobroges afin qu'ils ne meurent pas de faim.

Le général romain, de son côté, poursuit son destin en se lançant dans une nouvelle campagne, contre les Germains présents dans l'est de la France.

5. UN PEUPLE SANS VISAGE

Si le profil de Jules César a été reproduit à des millions d'exemplaires, les Helvètes qui vivaient à peu près à la même époque et sur lesquels on peut mettre un nom ou un visage se comptent sur les doigts de la main.

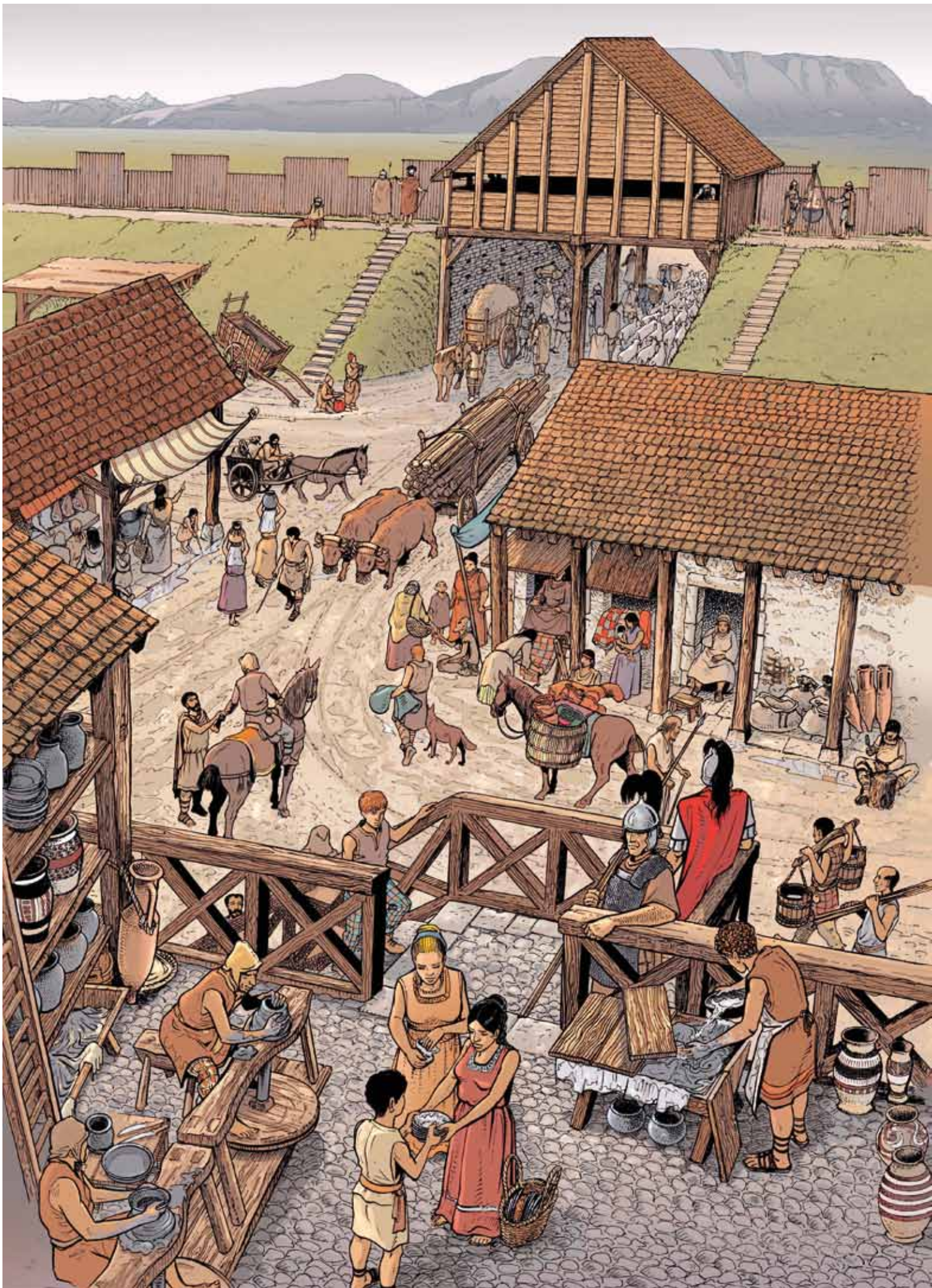
Le plus connu d'entre eux se nomme **Divico**. Décrit comme un jeune chef de guerre à l'époque de la bataille d'Agén, on le retrouve un demi-siècle plus tard en train de négocier avec César sur les rives de la Saône. La première scène a été immortalisée par une toile de Charles Gleyre (*Les Romains passant sous le joug*, 1858) et le personnage a inspiré plusieurs écrivains dont le poète Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898).



Autre figure notable, Orgétorix est décrit par César comme un puissant aristocrate. C'est lui qui aurait été chargé d'assurer les préparatifs de la migration des Helvètes vers le pays des Santons. Etalés sur trois ans, ceux-ci consistent notamment à rassembler trois mois de farine par individu avant de bouter le feu aux villes, aux villages, aux fermes et aux surplus alimentaires. Orgétorix serait cependant mort avant le départ dans des circonstances qui restent floues.

Deux autres Helvètes sont cités dans *La Guerre des Gaules*: Namméios et Verucloétios, d'importants personnages de l'Etat qui font partie de l'ambassade chargée de négocier le passage par Genève.

Dans son *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien (23-79) mentionne également un Helvétie nommé Hélico qui aurait ramené au pays des produits, du raisin et des olives qu'il avait appris à connaître durant son



A gauche: l'intérieur d'une ville celtique (oppidum) qui pourrait être Genève, vers 100 av. J.-C. La présence de soldats romains s'explique par le fait que le territoire Allobroge est alors déjà intégré dans la province romaine de la Narbonnaise.

principalement archéologiques, effectuées depuis suggèrent plutôt qu'il s'agit d'un processus proprement celtique qui aboutit à l'émergence, dans le dernier tiers du II^e siècle av. J.-C., des premières villes non méditerranéennes d'Europe.

Selon Gilbert Kaenel, en 58 av. J.-C., l'existence d'une dizaine d'oppida est attestée sur le Plateau suisse. Tous sont retranchés derrière un rempart fermé et fortifié. Monumentales, les **portes de la ville** sont richement décorées en signe de prestige. A l'intérieur, l'espace est délimité par des lotissements d'habitations, des quartiers d'artisans, des quartiers de commerce, des sanctuaires, des lieux rituels et des lieux publics. Le tout est organisé en fonction de la topographie des lieux. *«Il s'agit d'un modèle éphémère d'architecture à la gauloise dont l'emprise de Rome au nord des Alpes sonnera le glas, précise Gilbert Kaenel. A partir de ce moment, il cède la place aux villes et agglomérations «vici» gallo-romains.»*

Le système politique est, lui, oligarchique, dominé par des factions qui se disputent le pouvoir. On sait également qu'il existait des listes nominatives permettant de gérer la fiscalité témoignant d'une organisation politique compétente et que l'usage de la monnaie est généralisé dès le II^e siècle av. J.-C.

8. UN PONT QUI EN DIT LONG

En 1996, dans le cadre des travaux de l'Ar, des archéologues mettent au jour les restes d'un **pont** à la hauteur de la route de Bussy, dans la Broye vaudoise. Daté par la dendrochronologie de l'an 70 ou 69 av. J.-C., il franchissait une cuvette marécageuse. Sa longueur est attestée sur près de 60 m, pour une largeur de 5,5 m environ, ce qui n'est pas exceptionnel pour l'époque. La découverte n'a toutefois rien d'anecdotique. Elle indique en effet qu'une route reliant Yverdon-les-Bains à Avenches par la plaine existait déjà une dizaine d'années avant la Guerre des Gaules. *«Cela démontre qu'une organisation des voies de communication dans le territoire des Helvètes peut bel et bien être envisagée, bien avant la mise en place de l'administration romaine vers la fin du I^{er} siècle av. J.-C. et surtout au I^{er} et II^e siècles de notre ère, explique Gilbert Kaenel. Ce qui suppose l'existence d'une «autorité» helvète ayant les compétences et les moyens de planifier de tels travaux.»*



9. DES SÉPULTURES SANS HOMMES

Peu de témoignages archéologiques sur le monde des morts à l'époque des Helvètes sont parvenus jusqu'à nous. A l'heure actuelle, moins de 150 sépultures des II^e et I^{er} siècles av. J.-C. ont été mises au jour sur l'ensemble du Plateau suisse, la plupart dans les nécropoles de Lausanne et de Berne. Entre la fin du V^e siècle et le début du II^e siècle av. J.-C., l'inhumation est la règle. On assiste ensuite à une rupture avec l'adoption de nouveaux sites de sépulture, l'introduction de la crémation et le retour d'offrandes offertes au défunt pour son voyage dans l'au-delà (liquides, quartiers de viande, objets quotidiens, pièces de monnaie). Fait singulier, la grande majorité des corps exhumés jusqu'ici étaient **des femmes**, des personnes âgées ou des enfants. On ne sait donc quasiment rien du traitement réservé aux hommes après leur mort.



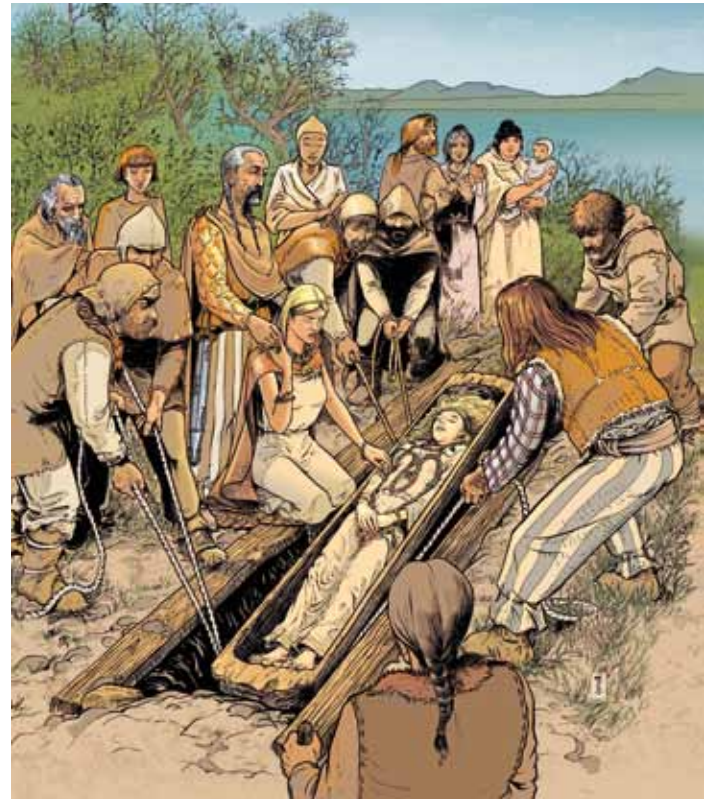
10. DES DÉPÔTS D'OBJETS MYSTÉRIEUX

Comme dans le reste du monde celtique, on a retrouvé sur le territoire des Helvètes quelques sites abritant des dépôts intentionnels d'objets. C'est notamment le cas du sanctuaire situé à l'intérieur du périmètre de l'oppidum de Berne. Découvert au milieu du XIX^e siècle, ce dernier a livré environ 1000 objets de fer (épées, fers de lance, **chars de combat**, monnaies, lingots, outils). De nombreux éléments étant ébréchés, pliés ou brûlés, les spécialistes estiment qu'il devait s'agir de trophées et d'offrandes destinées à une ou plusieurs divinités guerrières. La vocation culturelle des quelque 200 fosses découvertes à partir de 2006 sur le site du Mormont, dans le canton de Vaud, ne fait elle non plus guère de doute compte tenu de la nature du «mobilière» retrouvé sur place: restes humains, vestiges d'animaux sacrifiés ou cuisinés, objets quotidiens, artisanaux ou agricoles.



Les nombreux dépôts d'armes retrouvés en milieu humide (dans le cours de rivières comme La Thielle, la Broye, l'Aar, la Limmat ou dans les lacs de Neuchâtel, de Morat, de Biemme et de Zurich) laissent en revanche les experts plus dubitatifs: le phénomène témoigne-t-il d'une bataille? S'agit-il de restes d'arsenal, de dépôts votifs immergés intentionnellement ou, au contraire, de trophées et d'offrandes qui étaient exposés sur les rivages et qui auraient pu être emportés à la suite d'une brusque montée des eaux? ■

«L'an -58. Les Helvètes. Archéologie d'un peuple celtique», par Gilbert Kaenel, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le Savoir suisse, 150 p.



Funérailles au bord du Léman (Saint-Sulpice, VD) à la fin du V^e siècle av. J.-C. La défunte appartient certainement à l'élite de la société celtique.